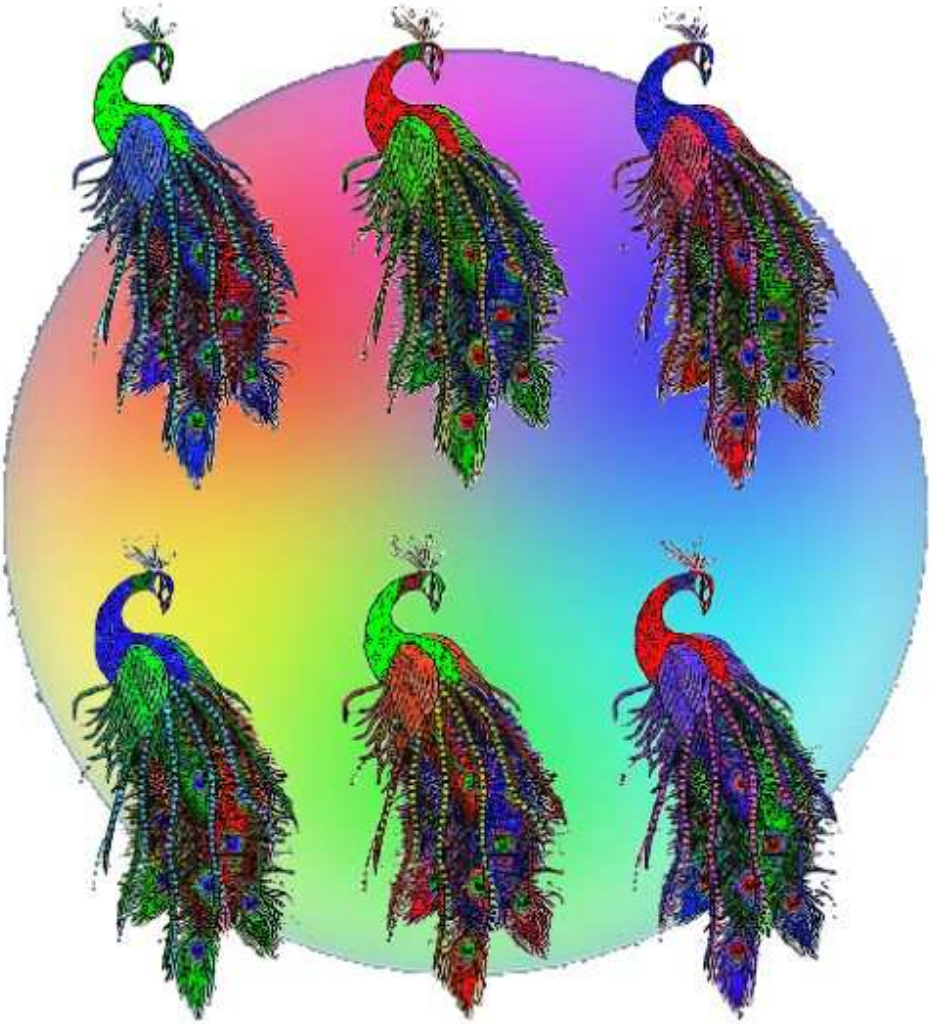
Abrégé

La Conférence des oiseaux

D'après le poète soufi persan Farid Al-Din Attar



Jacques Henri Prévost

La Conférence des oiseaux

D'après le poète soufi persan Farid Al-Din Attar

Texte condensé et reformulé par

Jacques Henri Prévost

© Jacques Henri Prévost – Cambrai – 2016

Ce texte est une interprétation d'une œuvre du poète persan Farid Al-DinAttar. Il s'agit d'un important recueil de poèmes en langue persane publié par le poète soufi en 1177. Cette allégorie masnavi d'un maître soufi comprend 4 500 distiques.

Attar y expose la doctrine soufi selon laquelle Dieu serait la totalité de l'existence. L'oiseau est le symbole de l'homme capable de quitter la terre vers le ciel, Proche de la notion de panthéisme, cette 'idée de Dieu transcendant est une idée intrinsèque à la plupart des interprétations du Soufisme.

La conférence des oiseaux

(Ou l'histoire du roi des oiseaux)

D'après le poète soufi persan Farid Al-Din Attar

C'est une histoire qui nous vient d'un pays étrange où les oiseaux pensaient et parlaient comme les hommes. Dans leur langage d'oiseaux, ils évoquaient leurs problèmes d'oiseaux comme s'ils avaient des cervelles d'hommes. Peut-on s'en étonner quand tant d'hommes, dans leur langage d'hommes, parlent de leurs problèmes d'hommes comme s'ils avaient des cervelles d'oiseaux. Cette histoire d'oiseaux ressemble apparemment beaucoup à une histoire d'hommes.

Méditons un peu sur le sens de cette histoire. Ces oiseaux se plaignaient qu'ils n'avaient pas de roi, tout comme beaucoup d'hommes se plaignent de ce qu'ils en ont un. Les hommes et les oiseaux se plaignent évidemment tout autant de ce qu'ils ont que de ce qu'ils n'ont pas.

Dans cette histoire, une huppe a joué un rôle important. Comme guide et chef, elle porte une couronne de plumes sur la tête. Bien des hommes font de même, avec d'autres sortes de plumes.

Elle déclara que les oiseaux avaient un grand un roi appelé Simorgh qui se tenait dans un lieu merveilleux mais presque inaccessible tant son chemin est dangereux. Si notre désir et notre courage sont suffisants, disait-elle, nous pouvons aller vers le Roi.

Les oiseaux eurent grande peur de partir. Comme nous tous, ils préféraient la sécurité du présent aux incertitudes d'une telle aventure. Bien des hommes réagissent comme ces oiseaux et font grand bruit mais agissent peu. En fait, la plupart des gens et des oiseaux ne sont pas prêts pour un voyage aventureux.

Avec mille objections, ils s'excusaient tous. Le rossignol était amoureux de sa rose et la perruche retenue en cage. Le Paon s'estimait favorisé par son plumage. Le canard était très heureux dans l'eau, et la perdrix dans le gravier. Le faucon se drapait dans sa fierté. Le héron se plaisait au bord de l'océan, comme le hibou dans les ruines, et la bergeronnette se sentait bien trop faible.

Beaucoup d'oiseaux présentèrent donc des excuses. La huppe répondit que ceux qui désiraient vraiment rencontrer Simorgh devraient combattre leurs propres craintes. Celui qui n'a pas d'énergie ne peut prétendre aux trésors du soleil. « Quand Simorg se laisse voir, dit-elle, sa face rayonnante produit des ombres sur la terre et tous les oiseaux du monde ne sont que ces ombres vivantes de Simorg.»

Si le roi Simorg n'avait pas voulu se manifester, dit-elle encore, il n'aurait pas projeté ses ombres sur le monde. L'œil ordinaire ne peut admirer sa beauté, ni la comprendre, car on ne peut pas aimer Simorg comme on aime les beautés temporelles. « Par excès de bonté, Simorg a fait des miroirs qui sont vos cœurs. Regardez dans votre cœur, et vous y verrez son image. ». (Et ceci vaut aussi pour les hommes.).

En entendant ce discours, certains oiseaux éprouvèrent enfin le désir de faire le voyage, mais ils restaient inquiets ; ils hésitaient et dirent à la huppe : « Veux-tu donc que nous abandonnions notre tranquillité pour chercher le chemin qui mène à Simorg. ». Elle répondit : « Celui qui aime d'amour vrai ne songe pas à sa propre vie. L'amour véritable aime la difficulté. »

Les oiseaux désignèrent alors la huppe comme chef. On mit une couronne sur sa tête, et plus de trente mille oiseaux prirent leur vol, si nombreux qu'ils cachaient le ciel. Mais, dès qu'ils aperçurent l'entrée de la première vallée, la terreur les saisit. C'était un lieu désert où il n'y avait ni bien ni mal mais seulement le silence et la tranquillité sans le moindre changement.

Alors la huppe décida de soulever en partie le voile du mystère. « Nous avons à franchir, dit-elle, sept vallées dangereuses. Personne n'est jamais revenu dans le monde après avoir parcouru cette route dont on ne connaît pas l'étendue. Tous ceux qui l'ont prise s'y sont engagés pour toujours. J'en dirai donc tout ce que j'en sais. ».

Cette première vallée, dit-elle, est celle de la quête ; la suivante est sans limites, c'est celle de l'amour ; la troisième est celle de la connaissance, et la quatrième, celle de l'indépendance. La cinquième est la vallée de la pure unité, la sixième, celle de la terrible stupéfaction. Enfin, la septième vallée est celle de la pauvreté, de l'anéantissement et de la mort, au-delà de laquelle nous ne pourrons poursuivre, et une goutte d'eau y sera comme un océan.

Dès votre entrée dans la vallée de la quête, cent choses pénibles vont vous assaillir. Vous affronterez mille épreuves. Vous y passerez plusieurs années de pénibles efforts pour y changer d'état. Vous y renoncerez à tout, et quand vous ne possèderez plus rien, vous devrez encore détacher votre cœur de tout ce qui existe. Vous verrez alors briller la pure lumière de la majesté divine, et vos désirs se multiplieront à l'infini.

Mû par l'amour, le voyageur s'engagera dans ces vallées brûlantes comme un papillon attiré par la flamme. Dans ce délire, il en oubliera les deux mondes. Il demandera à son cœur le secret de l'éternelle beauté, et il ne craindra plus les démons avides. Il recevra pareillement la foi et l'infidélité si elles se présentent à lui, pourvu que soit ouverte la porte vers son but. Car, de l'autre côté, il n'y a plus ni l'une ni l'autre ? »

La vallée suivante est celle de l'amour, et il faut y devenir feu soi-même. Qui aime véritablement doit être brûlant et impétueux comme le feu. Il doit aimer sans arrière-pensée, prêt à brûler cent mondes, sans distinguer foi ou infidélité, doute ou certitude. Car, dans l'amour, le bien et le mal n'existent plus. Qui aime risque sa vie pour son ami. Celui qui s'engage dans la voie spirituelle se consumera entièrement lui-même, pour se délivrer de sa tristesse.

L'amour, c'est toujours le feu ardent. Quand il vient, la raison fuit, car l'amour n'a rien à faire avec elle. Si vous avez une juste vue de l'invisible, vous connaîtrez la source de l'amour mystérieux qui vous est annoncé. L'existence de l'amour est détruite par son ivresse même. Le monde visible se dévoile à la vision spirituelle du monde invisible, mais l'œil de l'intelligence ne peut comprendre l'amour. Seul l'homme vraiment libre peut percevoir cet amour spirituel, et sans cette vraie liberté, l'on meurt.

Vien ensuite la vallée de la connaissance qui n'a ni fin ni commencement. Nul n'y sait la longueur du chemin car aucun n'y ressemble. Autre est le voyageur temporel, et autre le spirituel. L'âme et le corps progressent ou régressent en permanence, et la voie spirituelle se manifeste dans les limites des forces de chacun. Sa marche s'y adapte à sa force et à son état actuels. La connaissance spirituelle a différents aspects. Certains y trouvent leur salut, d'autres, seulement une idole.

La lumière de la connaissance éclaire chacun selon son mérite, et fixe sa place dans l'approche de la vérité. Quand le mystère de l'essence des êtres se dévoile, la fournaise du monde devient un jardin de fleurs, et l'adepte ne se voit plus lui-même. Dans toute chose il voit la face de l'ami, et dans chaque atome, la totalité. Beaucoup se sont perdus dans cette recherche. Il faut être parfait pour franchir cette route difficile. Toi qui n'as pas encore perçu la beauté de ton ami, lève-toi donc, et cherche.

Dans la vallée qui suit, celle de l'indépendance, il n'y a rien à découvrir. L'âme s'y glace, dans un espace immense. Les sept océans y sont une simple mare, les sept planètes, une étincelle, les sept cieux, un cadavre, et les sept enfers, de la glace. La fourmi a ici la force de cent éléphants, Le nouveau ou l'ancien n'y ont pas de valeur. La vision d'un monde brûlé par le feu, n'est que rêve face à la réalité. Les milliers d'âmes qui tombent sans fin sur cet océan illimité n'y sont qu'imperceptible rosée.

Quand bien même les deux mondes seraient anéantis, l'on ne pourrait nier l'existence d'un seul grain de sable. Et s'il ne restait nulle trace d'hommes ou de génies, gardez bien le secret de la goutte d'eau dont tout a été formé. Si tous les corps disparaissaient de la Terre sans qu'aucun ne survive, que pourrait on craindre ? Si la partie et le tout étaient anéantis, resterait-il un atome sur la Terre ? Et si même les neuf coupoles de l'univers étaient détruites, subsisterait-il une seule goutte des sept océans ?

Ensuite vient la vallée de l'unité, du dépouillement et de l'unification de toutes choses. Tout ici n'est qu'entité unique. L'on croit y voir nombre d'individus, il n'y en a pourtant qu'un seul. Leur multitude n'en fait qu'un seul, complet dans son unité. Ce qui se présente comme unité ne diffère pas de ce qui se compte en quantité. L'être en soi est hors de l'unité et du compte. Et on ne distingue plus temporellement les deux éternités, celles d'avant et d'après. Quand tout le visible est anéanti, rien dans le monde n'est digne d'attention.

Après elle, vient la vallée de l'étonnement, où ne sont que lamentations et douleurs. C'est ici, tout à la fois le jour et la nuit, et ni le jour ni la nuit, et chacun y est brûlé par le feu. Comment y avancer sans s'y perdre ? Mais celui qui a l'unité dans le cœur oublie tout, même lui-même. On lui dit : « Es-tu ou n'es-tu pas, visible ou caché, périssable ou immortel, l'un et l'autre, ou ni l'un ni l'autre ? « Je n'en sais rien, je m'ignore moi-même. J'aime sans savoir qui, ni fidèle ni infidèle. J'ignore même mon amour et j'ai à la fois le cœur plein et vide d'amour. »

Enfin vient la vallée du dénuement et de la mort, On ne peut exactement la décrire. Son essence est l'oubli, le mutisme, la surdité et l'évanouissement. Sous un seul rayon du soleil spirituel, les milliers d'ombres éternelles disparaissent. Lorsque les vagues s'agitent sur l'océan de l'immensité, les figures sur sa surface n'y subsistent pas. Ces figures sont en le monde présent et le futur, et qui le perçoit acquiert là un grand mérite. Le cœur perdu dans cet océan y demeure y demeure à jamais en repos et s'y anéantit. S'il en revient un jour, ce sera avec les secrets de la création.

Quand les voyageurs spirituels entrent dans le domaine de l'amour, ils s'égarent au premier pas, et nul ne fait le second. En se perdant, ils s'intègrent au règne minéral. Dans le feu, les bois d'aloès ou de chêne se réduisent mêmement en cendres. Quoique distincts, ils sont une même chose sous cet aspect. L'objet immonde plongé dans le parfum reste vil par ses qualités propres. Mais si une chose pure y tombe, elle s'y intègre, elle perd son isolement et en devient encore plus belle. Elle y existe et n'y existe pas, sans que l'on conçoive comment cela peut être.

Quand les oiseaux entendirent ce discours, ils en eurent le cœur brisé et certains moururent à l'instant. Beaucoup rebroussèrent immédiatement chemin, (bien des hommes auraient fait de même). Il en demeura pourtant trente mille qui se mirent en route. Ils jouèrent leurs vies des années entières, dans cet éprouvant voyage. Des milliers disparurent, noyés dans l'Océan, desséchés par la chaleur du soleil des déserts, ou dévorés par les tigres du chemin.

Á la fin, bien peu d'entre eux arrivèrent au but sublime auquel ils tendaient. Sur les trente mille qui s'étaient mis en route, un sur mille avait survécu. Il n'en restait que trente, déplumés, abattus, cœurs et corps brisés, et âme affaissée. Au seuil du palais, les survivants perçurent alors toute la majesté incompréhensible de l'être, au-delà de l'intelligence et de la science. Ils contemplèrent des milliers de soleils, des milliers de lunes et d'étoiles toutes également belles. Ils virent tout cela réuni, et tout étonnés, ils rendirent grâce.

Devant la porte close, un noble chambellan survint alors, interpellant les trente oiseaux, déplumés, abattus, et pratiquement sans corps. « Ô oiseaux ! Qui êtes-vous et que voulez vous donc ? ». « Nous sommes ici, répondirent-ils, afin de reconnaître Simorg pour notre roi. L'amour que nous ressentons pour lui a troublé notre raison. Nous étions alors des milliers, et voici que trente seulement d'entre nous sont arrivés ici. Comment notre roi pourrait-il dédaigner nos efforts et toute la peine que nous avons éprouvée ? ».

Vous avez la tête troublée ! répondit le chambellan. « Vous qui avez été emportés par la passion, sachez bien ceci : Que vous soyez ou ne soyez pas, qu'importe ! Le roi n'en existe pas moins éternellement. Des milliers de mondes pleins de créatures sont comme une fourmi à la porte de ce palais. Retournez en arrière, car vous n'êtes qu'une poignée de terre ! ». Les oiseaux furent désespérés mais ils prièrent néanmoins ardemment : « Ce grand roi nous rejettera-t-il avec mépris dehors ? Ne changera-t-il pas notre indignité en honneur ? ».

Il y eut alors une manifestation de la faveur céleste. La porte s'ouvrit et le chambellan écarta cent rideaux. Un monde nouveau se présenta sans voile et la plus vive lumière éclaira sa vision. L'âme des oiseaux s'anéantit de crainte et de honte, et leur corps brûlé tomba en cendres. Purifiés et dégagés de toute chose, ils trouvèrent une nouvelle vie dans la pure lumière de Simorg. Tout ce qu'ils avaient pu faire auparavant fut effacé de leur cœur. Le soleil divin darda sur eux ses rayons, et leur âme en devint resplendissante.

Dans le miroir de leur propre visage, ces trente oiseaux contemplèrent alors la face du Simorg spirituel. Ils étaient stupéfaits, ne sachant plus s'ils étaient encore eux-mêmes ou devenus Simorg. Puis ils comprirent qu'ils étaient à la fois véritablement Simorg et que Simorg était tout aussi réellement les trente oiseaux. Quand ils regardaient Simorg, là était bien Simorg, et quand ils se regardaient eux-mêmes, ils étaient eux-mêmes Simorg. Et s'ils regardaient des deux côtés à la fois, ils percevaient qu'en réalité ils étaient un seul être avec Simorg.

Cet être unique était Simorg, et Simorg avec eux était cet être. Ils ne comprenaient pas cela, et ils demandèrent à Simorg de leur dévoiler ce grand secret, celui le mystère de la pluralité et de l'unité des êtres. Simorg leur répondit : « Le soleil de ma majesté est un miroir ; Celui qui vient ici s'y voit tout entier ; il y voit son âme et son corps. Vous êtes venus ici trente oiseaux, vous trouvez donc ces trente oiseaux dans ce miroir. S'il en venait encore quarante ou cinquante, le mystérieux rideau cachant Simorg serait également ouvert.

Quoique vous soyez extrêmement transformés, vous vous voyez encore vous-mêmes comme vous étiez auparavant. Vous n'avez pu lever le voile que sur vous-mêmes. L'œil d'une créature ne peut arriver jusqu'à moi ? Tout ce que vous avez su ou vu n'est pas ce que vous avez su ou vu, et ce que vous avez dit ou entendu n'est pas non plus cela. Lorsque vous avez franchi les .sept vallées du chemin spirituel, vous avez toujours agi par mon action, et vous avez pu ainsi percevoir l'étendue de mon essence et de mes perfections.».

Vous qui êtes trente oiseaux, vous en restez stupéfaits ; mais moi, je suis bien plus que des oiseaux, car je suis l'essence même du véritable Simorg. Anéantissez-vous donc en moi glorieusement et délicieusement, afin de vous retrouver vous-mêmes en moi. ». Et donc, à la fin de leur voyage, les trente oiseaux s'anéantirent pour toujours, dans le Simorg éternel. Leur ombre se perdit dans son soleil, et voilà tout.

Donc, à la fin de leur long voyage, (qui est aussi la fin de mon histoire), ces trente audacieux et courageux oiseaux s'anéantirent en effet dans le Simorg éternel. Ces oiseaux légendaires avaient parcouru tout leur chemin. La question qui se pose maintenant concerne celui des hommes, non plus des oiseaux. Mais mon propre discours s'arrête ici, et peut être, hélas, au-delà de ces derniers mots, n'y aura-t-il plus aucun guide, ni voyageur.

FIN

© Jacques Prévost –Cambrai -2016

Cette très vieille histoire d'oiseaux est une interprétation personnelle très actualisée d'une œuvre du poète persan Farid Al-DinAttar. Ecrite au 12ème siècle, elle est connue sous l'appellation « La conférence des oiseaux ».

Beaucoup de sentences mises ici en évidence sont empruntées littéralement au texte originel.

Attar y expose aux lecteurs la doctrine soufi selon laquelle Dieu n'est pas extérieur ou en dehors de l'univers, mais Il est plutôt la totalité de l'existence.

L'oiseau est ici le symbole de l'homme qui est capable de quitter la terre vers le ciel, puis d'y revenir.

Même si cette révélation est apparemment proche de la notion occidentale du panthéisme, l'idée de Dieu transcendant est une idée intrinsèque à la plupart des interprétations du soufisme, qui remonte aux racines de l'islam et peut encore être retrouvé à travers le Coran.